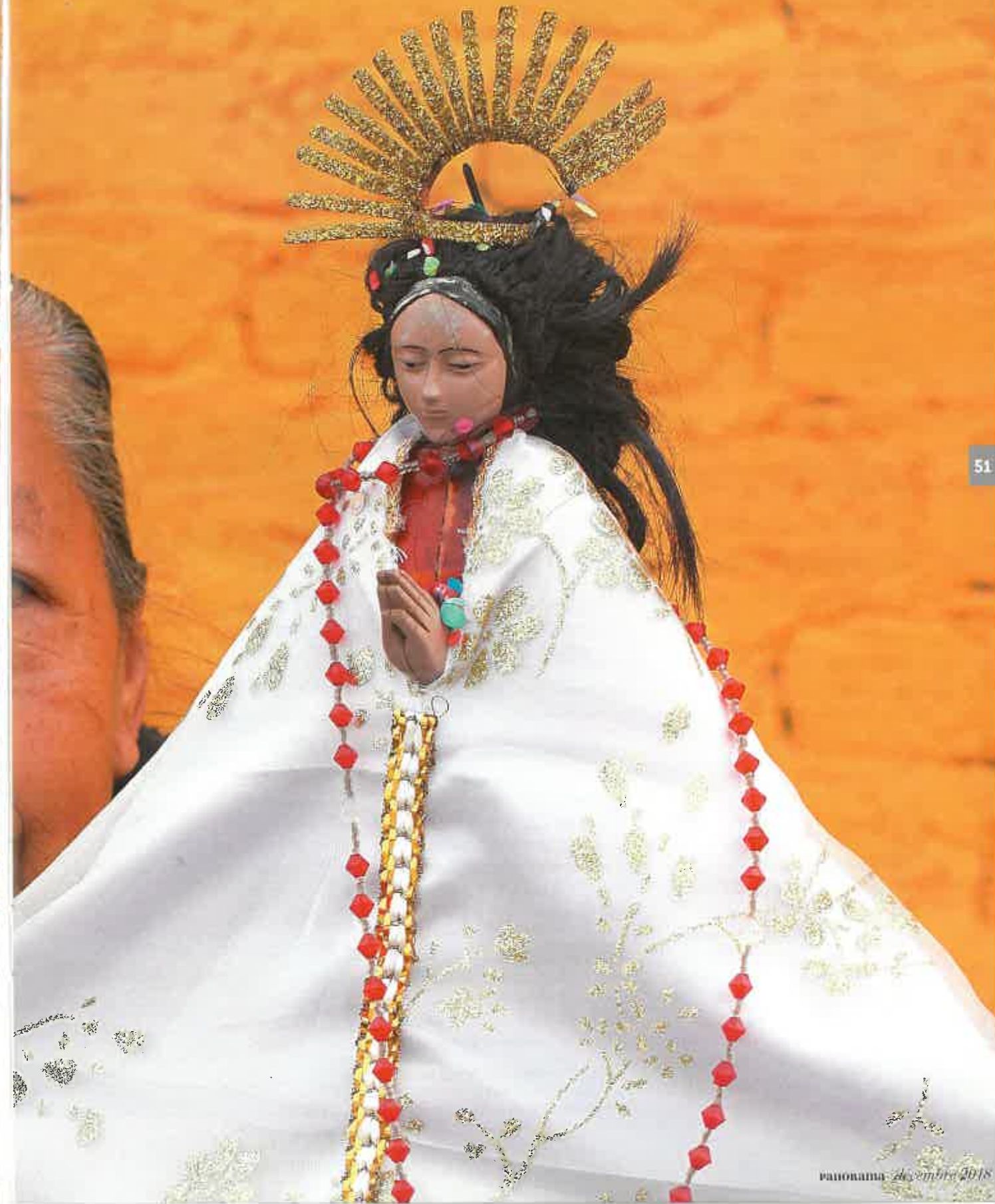


Le Mexique entre grâce et violence

TEXTE ET PHOTOS : FANNY CHEYROU

Le 12 décembre, tout le continent latino-américain célèbre l'apparition de Notre-Dame de Guadalupe à un petit Mexicain du nom de Juan Diego, il y a plus de cinq cents ans. Dans le bidonville de Lomas de la Estancia, l'un des plus pauvres de Mexico, la ferveur du peuple pour la Vierge indigène, la « *Señora* », la « *Mama* », comme ils la nomment, se heurte aux contradictions d'une des régions les plus violentes et meurtrières du monde. Mais c'est aussi là-bas que des prêtres ouvriers mexicains se sont installés depuis 1998 et travaillent, avec des sœurs colombiennes, à apaiser les tensions. La congrégation dont ils font partie, les Fils de la Charité, fondée en 1918 par le père Jean-Émile Anizan, fête ses cent ans ce Noël.



L fait un signe de croix, articule seulement le dernier mot, « Amen », et dépose un bref baiser sur son index. Le vendeur de soupes en tablier a rejoint les fidèles dans la rue. Les enfants autour de lui sont parfaitement peignés, apprêtés. Une messe en pleine rue, devant une petite chapelle, c'est monnaie courante durant la période de l'Avent, ici à Iztapalapa. Dans les hauteurs les plus pauvres de ce district de Mexico, le quartier de Lomas de la Estancia a des airs d'arlequin. Les autos d'une autre époque, Coccinelles et Mini, défilent dans les ruelles escarpées et pavées.

J'aime l'idée que la Vierge ait parlé à un indigène pauvre dans sa langue aztèque.

Mais les façades hautes en couleurs cachent une misère qu'on voudrait oublier. « On dit que c'est le quartier le plus dangereux de Mexico, à cause des narcotrafiquants, de leurs cartels mais aussi des violences conjugales et séquestrations », énumère le vendeur de soupe avec une simplicité désarmante. C'est là, entre un stand de chips à l'huile et celui de soupes à emporter, que le père Servando célèbre la messe. Il arrive, son béret vissé sur la tête, portant un jean et pas le moindre signe religieux. Un homme parmi les hommes, un prêtre au service du monde ouvrier. Pendant qu'il enfile son aube blanche en pleine rue, des ex-voto ornés de fleurs rouges sont disposés au pied de l'autel par les fidèles. Servando

est membre de la congrégation des Fils de la Charité, fondée en France par le père Jean-Émile Anizan pour œuvrer dans les banlieues naissantes, au lendemain de la Première Guerre mondiale.

De part et d'autre des bancs installés pour la messe, un homme range des sacs de ciment dans le hangar de sa maison, tandis qu'un autre répare sa voiture. Ils interrompent leur travail pour faire le signe de croix quand la messe commence. Ceux qui attendent le bus quelques mètres plus loin font de même. Le chant des moteurs de l'avenue voisine se mêle au credo. Personne n'est surpris car ici, c'est ainsi. Les prêtres épousent la vie ouvrière et tout le

avec un sourire timide. Les voix d'enfants s'élèvent soudain et les mères présentes rient avec le curé. « Maman ne sait pas lire, c'est moi qui lui apprend l'Évangile », lance un petit. « La mienne nous baigne, nous emmène à l'école, nous prépare le repas... » Alors Servando coupe court à ces élans joyeux : « Les mères prennent soin. Et même plus, les mères permettent la vie. »

Au fond de l'allée à ciel ouvert, quand la messe est finie, Servando souhaite à chacun une bonne nuit.

Quelques enfants jouent sous un banc en bois. Un petit garçon sort du groupe pour aller déposer une statue de la Vierge devant l'autel et demande à Servando de la bénir.

À quelques kilomètres de là, des pèlerins affluent à travers champs, le long des rails de chemin de fer et des rivières vers la colline de Tepeyac. Ils sont entre six et sept millions chaque année et viennent de toute l'Amérique latine. Certains ont marché pendant trois jours, des ex-voto dorés accrochés à leurs sacs à

dos, pour finir à genoux sur les derniers mètres. Mais les habitants de Lomas ne se rendront pas sur ce lieu de pèlerinage pourtant si proche. Ils préfèrent célébrer à leur façon, dans les ruelles du quartier, ce jour de 1531 qui a transformé le christianisme mexicain. Le 12 décembre 1531, la Vierge de Guadalupe apparut au petit Juan Diego et lui demanda d'aller lui cueillir des roses. « On raconte que le petit garçon s'empressa de réunir dans son vêtement de travail une multitude de roses

de Castille resplendissantes, explique Abel, jeune Fils de la Charité. Moi, j'aime l'idée que la Vierge ait parlé à un indigène pauvre dans sa langue aztèque. » On trouve peu de traces écrites de cette histoire, aussi célèbre soit-elle, car elle se transmet oralement. Un syncrétisme entre foi indigène et foi chrétienne. « La Vierge de Guadalupe est une mère pour tous, une protection, reprend le jeune homme. La dévotion de mon peuple pour cette femme peut sembler paradoxale dans un pays →

monde les connaît, même ceux qui ne pratiquent plus depuis longtemps.

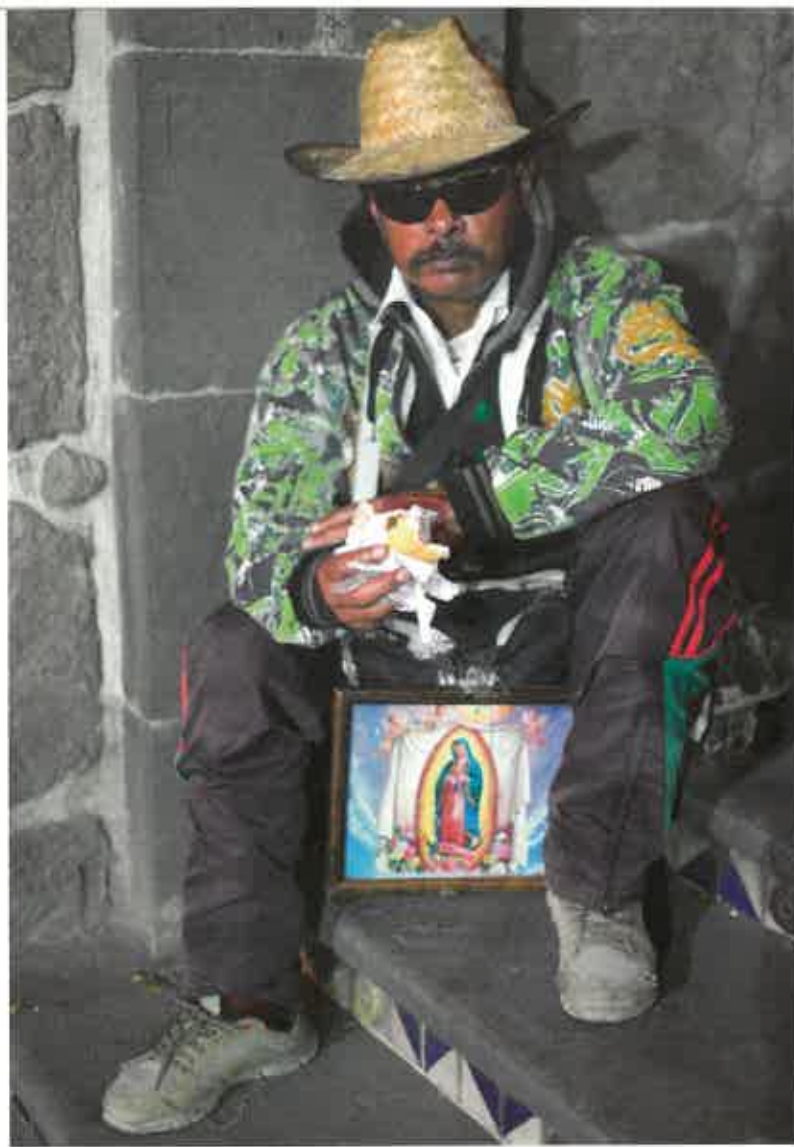
Au moment de l'homélie, Servando interpelle l'assemblée : « Pourquoi voulons-nous dire merci à la Vierge, en ce 12 décembre ? », demande-t-il. « Parce qu'elle nous protège », répondent certains. « La fête que nous célébrons, reprend le prêtre, c'est celle d'une mère disponible, aimante et tendre. » Puis il se tourne vers les enfants installés au premier rang : « Elle est où, ta maman à toi ? » Deux petites filles répondent : « Elle n'est pas là, elle travaille. » Une autre se blottit contre la femme à sa gauche

Le père Servando célèbre la messe en pleine rue dans le quartier ouvrier de Lomas de la Estancia.



→ aussi macho. Moi, j'y vois la part féminine de notre foi en Dieu. C'est très mexicain ! Ici, la figure de la mère est essentielle. »

Les Fils de la Charité ont cet optimisme. Ils sèment au fil de l'eau des graines d'espérance et, à les voir, on oublierait presque qu'ils mettent chaque jour leur vie en danger. Le Mexique est l'un des pays du monde où le plus grand nombre de prêtres est tué : dix-neuf assassinats entre 2012 et 2017, selon le Centre catholique multimédia (CCM, média mexicain catholique en ligne). Toujours selon le CCM, dans certaines parties du Mexique, « les prêtres catholiques et autres leaders religieux font l'objet d'attaques et sont victimes d'assassinats, mais aussi de tentatives d'extorsion, de menaces de mort, de séquestration et d'intimidation de la part de groupes criminels organisés ». Abel est originaire de Tula de Allende, dans le nord du pays, une région « si dangereuse que personne n'ose plus s'y rendre ». « Les gens que je rencontre dans mon travail ne savent même pas que je suis religieux. » Pour lui, la forme de violence la plus répandue est la maltraitance des femmes. « Certes, il y a des lois qui protègent les femmes, explique-t-il, mais la tradition est plus forte. La femme est soumise à son mari. Si elle est tuée, le dossier est classé sans suite. » Les vendeurs de fleurs s'agitent autour d'Abel. « L'attente des habitants envers les prêtres est immense à Lomas de la Estancia, reprend-il. Pour les femmes comme pour les hommes du quartier, le dernier espoir tient souvent dans cette religiosité populaire. »



Si les Fils de Charité œuvrent pour améliorer la condition des femmes dans le quartier, c'est avec l'appui de trois religieuses de San Juan, une congrégation colombienne : Maribel, Liberjica et Ruby. « Nous voyons des choses que des hommes, même prêtres, ne voient pas. Et les Fils de la Charité ont l'intelligence de toujours s'appuyer sur nous. Le problème, ici, c'est le silence. Il faut créer des lieux pour que les femmes s'expriment. » Liberjica a 30 ans. Tout en se servant du *salpicon* (une préparation de viande) et de l'*aroz con leche* (un riz au lait), elle confie : « Là où sont les femmes, on entend

toujours des histoires d'amour. Ce n'est pas le cas dans les milieux d'hommes, n'est-ce pas ? Les histoires d'amour redonnent du souffle. Je vais donc en raconter une... Vous voyez les deux volcans qui observent Mexico ? L'un se nomme Iztaccihuatl, l'autre Popocatepetl. Comme dans l'histoire de Roméo et Juliette, on avait dit à Iztaccihuatl que son amour Popocatepetl était mort à la guerre. Mais, un jour, il est revenu et a trouvé sa bien-aimée endormie pour l'éternité. Aujourd'hui, le volcan encore actif veille sur le volcan endormi. » La jeune religieuse se lève : « Sept femmes



Page de gauche : « Une promesse faite à la Vierge de Guadalupe est une promesse tenue, on ne plaisante pas avec ça », explique ce pèlerin venu à pied du nord du pays.

Page de droite : À Lomas de la Estancia, les soirs de *posadas*, les enfants reçoivent une cloche et une petite bougie pour suivre les cortèges nocturnes.

meurent de violences conjugales chaque jour au Mexique. Le pays de la Señora de Guadalupe ! Les crimes organisés, le machisme, le narcotrafic, des abus sexuels dans les familles... Et, au milieu de tout cela, les enfants souffrent. »

Chez les sœurs colombiennes, la parole se libère. Teresita a 41 ans, elle porte du rouge à lèvres, un bonnet en laine et une petite doudoune. Elle fait partie des femmes du quartier qui ont subi des violences conjugales : « J'ai suivi mon mari à l'âge de 19 ans, je venais de Guadalajara dans l'ouest du pays, lui vivait à Mexico. Je suis une femme accomplie je crois, une bonne épouse et une bonne mère. Mon mari s'est mis à boire il y a des années. Je fais tout à la maison et, la journée, je fais le ménage chez des familles riches. J'ai pensé plusieurs fois à me suicider, mais, maintenant, je vais mieux. Avec l'aide des sœurs colombiennes et des Fils, j'ai appris à m'aimer et à me connaître. » Si les religieuses et les Fils de la Charité permettent le dialogue à l'échelle du quartier, ils se sentent impuissants devant « l'immensité du combat et la lenteur du gouvernement à prendre conscience de la gravité de la situation », regrette Liberjica.

L'amie de Teresita se redresse sur sa chaise et réagit : « Nos hommes ne sont pas méchants. Ils →

→ sont même bons. C'est l'alcool qui les rend mauvais. Ils ne donnent pas de sens à leur vie, c'est pour-quoi ils se mettent dans des états pareils. » Teresita reprend : « Il faut aider les femmes à ne plus avoir peur, à parler, à ne plus garder le mal pour elles. Il y a dans notre quartier des gens sensibles et intelligents. La parole commence à se libérer mais tout prend du temps. Ici, la tristesse et la joie

La plus grande pauvreté du peuple mexicain a toujours été de ne pas se sentir aimé.

le 16 décembre et durent neuf jours. C'est le temps supposé du voyage de Joseph et Marie entre Nazareth et Bethléem. De maison en maison, amis et familles d'un même quartier se dirigent vers un foyer différent chaque soir, flambeaux à la main. Une crèche baroque est portée dans la nuit. Tous remontent la rue de Trini, qui surplombe la capitale éclairée. Arrivés devant chez elle, ils

se divisent en deux groupes, l'un hors de la maison, l'autre à l'intérieur, porte fermée. Ceux qui se trouvent dehors portent la crèche en céramique sur leurs épaules, et commencent à chanter les couplets d'une chanson dont les paroles réclament l'hébergement.

La théâtralité des rites dit quelque chose de ce peuple. Les enfants frappent avec une batte en bois des *piñatas* suspendues, sept piques de paille et de papier mâché représentant les sept péchés capitaux. Lorsqu'elles se rompent, elles déversent des bonbons qui réjouissent les petits gourmands.

Comme un exutoire symbolique pour évacuer une violence qu'on tait. Le Mexique, bien que doté de profondes racines religieuses, vit dans la contradiction.

Modesto a 64 ans, il est Fils de la Charité et vit aujourd'hui à Toluca, près de Mexico. Il a les traits marqués d'un indigène et parle d'une voix douce et perçante de son pays : « La plus grande pauvreté de mon peuple a toujours été de ne pas se sentir aimé. Ce manque de confiance en lui est propre au continent tout entier. Au Mexique, parce que les indigènes ont vécu entre résistance et

exploitation, nous sommes sur ce fil entre grâce et violence. C'est une conséquence de notre histoire. Notre peuple sait vivre avec la violence et la mort. »

« Quand un peuple a été menacé dans ses racines les plus profondes, continue Modesto, il a besoin de renouer avec un symbole d'identité. Dix ans après la conquête du Mexique, Notre-Dame de Guadalupe est apparue à l'enfant Juanito. C'est donc elle, la Vierge indigène, qui a incarné cette identité recherchée par le peuple. » Modesto entre dans l'église. De l'assemblée de dos,

on ne voit que les cheveux des femmes, tressés, en chignon ou recouverts d'un épais foulard de couleur. Dehors, les tambours résonnent et les guirlandes volent dans les rues. Avec force, le peuple s'écrie : « Viva la Virgen de Guadalupe! Viva! Viva Mexico! Viva! » La nuit est tombée. Les étoiles de Mexico semblent murmurer la réponse de cette mère dans la musique du ciel : « Mes fils. » ●

Claudio et Antonio, Fils de la Charité, et Maribel et Liberjica, sœurs de San Juan, œuvrent ensemble dans le quartier de Lomas de la Estancia.

56

cohabitent. » Depuis quelques années, les deux amies donnent, avec les sœurs, des cours à une soixantaine d'enfants du quartier âgés de 7 à 14 ans. En ce moment, elles leur font écrire sur un papier les mots agressifs qu'ils entendent à la maison, expliquent-elles, tout en buvant leur thé à l'hibiscus. Une grande dignité émane d'elles, leur visage rayonne. La joie de vivre, le sens de la fête, tel est peut-être le secret des Mexicains pour continuer à avancer, malgré les difficultés.

« Ici, on chérit la Vierge, mais on tue les femmes », lance calmement Trini, en rangeant sa maison. Ce soir, la fête a lieu chez elle : elle accueille les traditionnelles *posadas* (« auberges »), des fêtes de voisinage qui reconstituent les scènes de la Nativité et ont remplacé les festivités aztèques au XVI^e siècle. Les *posadas* débutent

Les enfants frappent les piñatas. Quand elles s'ouvrent, tous se précipitent pour ramasser les confiseries qui se déversent.

